

Le juif du dessous et le non-juif du dessus

Un dialogue de sourds savoureux pour une métaphysique de copropriété obligatoire qui en dit long sur la question juive et la mise aux normes des boîtes aux lettres. Beckett et Dubillard ne sont pas loin

Kathie Kriegel

Quand un juif rencontre son voisin non juif dans la cage d'escalier et que la question juive vient sur le tapis parce qu'elle taraude sa femme (celle du non-juif, parce que le juif lui s'en fout, sa femme n'est pas juive non plus), on sent bien sous la plume de Grumberg qu'il leur faudra plus d'un apéro avec ou sans saucisson, pour faire le tour de la question. Surtout si le non-juif du dessus qui se méfie au départ du juif du dessous, ce voleur de terre un peu trop juif, finit par le trouver pas « vraiment » juif dans la mesure où de toute évidence il n'est pas « assez » juif. Une raison de plus pour n'avoir qu'un goût modéré pour les réunions de copropriétaires. Mais si la femme du non-juif, en mal d'instruction sur la question, séduite on-line par le Talmud Torah Witz (blague) et sous la houlette d'un rabbin américain,

se pique de faire de son mari un juif, « un vrai », pour montrer à ce mauvais juif du dessous ce que c'est d'être juif, parviendront-ils pour autant à pacifier l'escalier A et l'escalier B au sujet de la mise aux normes de leurs boîtes aux lettres, à s'entendre avec le type de l'entresol gauche et à parler le même yiddish ?

On l'a compris, on n'en aura pas fini de sitôt avec la question juive et, sous la plume de Grumberg, voilà matière à s'en réjouir. Il ne prétend pas en faire le tour, et pourtant. L'air de rien, tout semble dit. Ou presque. Ici encore, comme chez Devos, le langage est le lieu même de la création. Grumberg, humoriste bien inspiré, dont le théâtre entreprend de mettre en scène notre histoire et sa violence, nous offre un opus de dialogues juteux et drolatiques qui fait mouche. Un incontournable qui a sa place dans toutes les bibliothèques. Qu'on le veuille ou non, ce festival burlesque à

l'ironie dévastatrice chatouille où ça fait mal, dérange un peu et laisse songeur. De la même verve que *Moi je crois pas* (2010), et *Si ça va, bravo* (2011), on espère que ce texte fera lui aussi l'objet d'une mise en scène enlevée, servie par des acteurs qui camperont avec bonheur ces deux personnages qui ne sont pas sans nous rappeler d'autres *Bidochons*, pour s'emparer de la question.

8 612 manières
de se dire juif

Un professeur émérite de Harvard aurait répertorié à ce jour 8 612 façons de se dire juif et a déclaré à la presse qu'il poursuivait ses recherches. Grumberg aussi. Une façon comme une autre de ne pas en finir avec la question juive. De nombreuses fois récompensé, lui qui figure au répertoire de la Comédie-Française est l'un des seuls auteurs contemporains à être étudié à l'école. Pour notre

plus grand bénéficiaire, au détour de ces huit saynètes, il nous assène quelques définitions mémorables qui enrichiront notre lexique : « L'antisémite n'arrive pas à reconnaître qui est juif et qui ne l'est pas, du coup il voit des juifs partout, il se sent cerné, assiégé, agressé et il a peur. Le raciste, lui, reconnaît facilement qui n'est pas de sa couleur de peau, du coup il se sent cerné, assiégé, agressé et il a peur. » Le seul regret que l'on pourrait avoir en refermant l'ouvrage, c'est de l'avoir dévoré un peu trop vite. Aussi, une fois en appétit, on pourra encore piocher dans « les livres que se proposait de prêter le voisin du dessous au voisin du dessus », répertoriés en annexe.

Cette conversation entre deux portes à 10 euros seulement, de l'« auteur tragique le plus drôle de sa génération », selon Claude Roy, est à offrir sans modération à tous les voisins de palier qui, bardés d'a priori et d'idées préconçues,



engoncés dans un prêt-à-penser délétaire, veulent en découdre avec les juifs et leur terre deux fois promise. On ne peut pas tout dire avec des fleurs ! ♦

Pour en finir avec la question juive, Jean-Claude Grumberg, éditions Actes Sud

Le monde perdu de la communauté juive marocaine

Ralph Toledano esquisse une véritable fresque romanesque et historique où un destin personnel rejoint celui d'une communauté entière

Noémie Benchimol

Ils sont rares, les écrivains qui réussissent à évoquer un monde perdu avec juste ce qu'il faut de nostalgie, de poésie, de réalisme aussi. Ralph Toledano est de ceux-là. Avec *Un Prince à Casablanca*, il nous offre une plongée criante de vérité dans la communauté juive marocaine des années 1970.

Nous y suivons Semtob, riche et honnête administrateur de biens ayant ses entrées au palais du roi Hassan II, sa futile épouse Emily et ses enfants. Les uns sont tentés par l'aventure israélienne, les autres par le mariage mixte et l'assimilation.

Mais tous traversent avec incertitude l'année 1971, date d'une tentative de coup d'Etat contre le roi, qui sonne le glas d'un certain « âge d'or » pour les juifs du Maroc.

Dans un style ciselé et délicat,

Ralph Toledano esquisse une véritable fresque romanesque et historique où un destin personnel rejoint celui d'une communauté entière, d'un pays, à une époque charnière de son devenir.

Lors de la lecture, on rit des fiançailles d'Evelyne, jeune fille de la bourgeoisie juive marocaine avec le fils des Sebond (anciennement Sebaoun), nouveaux riches que l'insupportable parisianisme et philistinisme ont rendus aveugles au digne raffinement des juifs marocains.

Ces pages sont un mémorable morceau de bravoure : grâce aux jeux sur les focalisations et aux dialogues intérieurs des personnages, on aurait presque l'impression d'y être, mordant dans une pastilla au safran, entouré par un tourbillon de caftans colorés.

Comment ne pas être également ému face à la peur du déracinement qui hante Semtob et les autres : « Ce magnifique Maroc au rythme

exquis et musical [...] Phoebe, si délicate et rêveuse, supporterait-elle de s'occuper quotidiennement des corvées ménagères dans un pays où elle disposerait d'une domesticité réduite ? » ou encore : « Dans le cas où la révolution marocaine réussirait, Semtob émigrerait à Paris où il végéterait, inutile et oublié, pendant quelques longs hivers gris et froids, avant de mourir et d'être enseveli dans la terre sombre d'une banlieue au nom ricanant tel que Pantin. »

Princes et princesses
descendus de leurs trônes

Ici, je n'ai pu m'empêcher de songer à mes grands-parents « du Maroc » : elle port de reine et parfaite mise en plis rousse, délicate princesse marocaine, lui toujours costumé, d'une élégance toute britannique, couvrant sa chevelure blanche d'un chapeau à rebord, et qui reposent aujourd'hui

à Pantin, côte à côte. Car ce livre au style puissant, vrai, touche au cœur en rendant un très bel hommage à tous ces princes et princesses, nos grands-parents d'Afrique du nord, descendus de leurs trônes par les tumultes de l'Histoire pour ne devenir que des « émigrés » en France.

De la France d'ailleurs, l'auteur dépeint l'ambiguïté, le rôle d'attraction et de repoussoir qu'elle a joué pour les juifs maghrébins : « La France, mère des arts et des lettres, fille infidèle de l'Eglise, mère d'une révolution barbare et d'un empire napoléonien qui avait répandu les fleuves de sang humain sur les plaines de l'Europe, lui apparut dans toute la rigidité désespérante de ses institutions, dans la fausseté sournoise et aride de sa méritocratie supposée. »

Ce roman, légèrement passéiste mais surtout vibrant d'amour, est une très belle révérence tirée à un monde qui ne vit plus que dans



quelques traditions culinaires, idiomes judéo-marocains, et histoires transmises de génération en génération, accent chantant à l'appui. ♦

Un prince à Casablanca, Ralph Toledano, éditions de la Grande Ours, 2013